

Au tout
début,
cela
remonte
à 1988,

il y a eu le rêve oublié de cette jeune femme dont je me suis souvenu quatre ans plus tard, en écoutant *Lucie de Lammermoor*. Nous savions déjà où Milosevic nous conduirait, mais personne ne cherchait encore à quitter le pays. C'est alors que son mari m'a demandé de la raisonner, « car elle est devenue folle, elle ne parle que de partir ». Toutes les nuits, dans son rêve, Milosevic revenait comme une obsession. Elle avait honte de l'irrationnel de son exigence, mais elle restait inflexible. Quelques mois plus tard, la première d'une interminable colonne, elle a entraîné toute sa famille en Afrique du Sud.

Ce premier accord du thème du viol de la femme dans le fascisme qui s'imposera à moi deux années plus tard comme un thème important dans le nationalisme serbe, puis croate, trois ans plus tard comme le symptôme-clé de la profondeur de la

Ce texte représente une version raccourcie du texte original. Toutes les citations de Maria Callas sont extraites du livre Maria Callas – Leçons de chant, transcrites par John Ardoin, éditions Fayard/Van de Velde, 1987.

destruction de la société yougoslave, la quatrième année comme le thème par lequel, plus que par tout autre, seront jugés l'homme et la civilisation moderne, ce premier accord à peine audible que je n'ai pas saisi, péché impardonnable envers cette jeune femme inspirée, était déjà le point culminant dans lequel tout était contenu. Le premier cri de Leonora dans *Fidelio* : « *Abscheulicher – Monstre.* »

« *Mordez dans ce cri* », ordonne Callas dans ses prophéties à Julliard. « *Mettez-y presque un grognement* ».

En cette année 1992, je m'accrochais désespérément à la voix de Maria Callas, la sentant salutaire sans savoir pourquoi et sans me douter qu'à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, le 17 septembre de cette année néfaste pour l'Europe, cette voix percerait comme une épée de lumière ma conscience et l'Europe, l'Europe de ma conscience, éclairant, insoutenable et incontestable, l'illusion de la vie et l'inaccessible vérité de la passion. En écoutant *Lucie de Lammermoor* le rêve de la femme de mon ami m'est revenu en mémoire : *Regnava nel silencio.*

« *Lucie est malade depuis le début. Cet air est donc la clef du drame qui suit. Elle raconte ce terrible rêve où l'eau claire d'une fontaine s'est changée en sang.* » *Le ciel se referme au-dessus d'elle.* « *Enlève le ciel au milieu de la phrase* », ordonne implacablement la Grande Déesse, « *cela t'est inutile* ». « *Souligne que VITA repose dans le cœur, respire et reviens au tempo sur l'instante di morte.* »

Les leaders de l'opposition démocratique remarquèrent, dès le début, que la résistance s'appuyait presque exclusivement sur les femmes. Sentant que le mouvement nationaliste chariait une intolérance encore confuse envers la femme, ils renoncèrent à créer un parti féminin. D'abord patriarcale, cette intolérance est vite devenue pathologique. Tous ceux qui prenaient la parole dans les rassemblements de l'opposition observèrent un curieux déséquilibre entre la complicité de la partie féminine de l'auditoire et la sourde agressivité de la partie masculine. Insensé : le sexe avait départagé la raison et la déraison, la sensibilité et la surexcitation hystérique, le courage et la lâcheté. Le mouvement pour la paix qui comptait quatre vingt-dix pour cent de femmes fut en réalité un parti politique déguisé permettant aux femmes de se réunir à l'insu de l'intelligentsia nationaliste. Quand le fascisme s'embrasa à son tour en Croatie,

presque toute l'opposition se trouva réduite à quelques femmes désignées comme traîtres, incapables de se trouver un bon Croate, corrompues entre les bras des étrangers. Exposées et proscrites en tant que « femmes », personne ne prit leur défense. « La nation » se mit à les haïr.

À Belgrade, lors de l'unique manifestation de l'opposition à laquelle j'aie assisté, les femmes représentaient les deux tiers des trois mille participants. L'élite de l'élite citadine. Il aurait fallu les photographier. Depuis, elles ont presque toutes quitté la ville. Aucune n'avait voulu prendre la parole, comme si elles avaient craint d'attirer le malheur. Leurs attitudes, leurs gestes, leurs regards étaient déjà mélancoliquement résignés. C'est là que j'ai rencontré pour la dernière fois une beauté des années 70. Slovène, les plus belles jambes des Balkans, la définition même du traître national. En plaisantant à moitié, elle a dit : « Faites quelque chose, les gars. » Le rassemblement se tenait au crépuscule et dans le clair-obscur trompeur, derrière l'ironie, le regard barbare de Paulette Gaudard a jailli avec la réplique enfantine du *Dictateur* : « Si j'étais un homme, ça ne se passerait pas comme ça. » Il y a un an, elle est partie en Australie avec toute sa famille.

Le mélange d'hystérie infantile, d'étroitesse patriarcale et de dérèglement alcoolique qu'est le mouvement nationaliste ne s'est arrêté qu'une seule fois durant ces six dernières années, donnant l'illusion de se voir de l'intérieur et de revenir à la vie. La plus douée et la plus belle des comédiennes de la jeune génération, Mira Furlan, Zagréboise vivant à Belgrade, a voulu jouer sur une scène belgradoise au beau milieu de la guerre serbo-croate. La presse croate est montée au créneau l'accusant de trahison nationale (« avec ses seins contre la Croatie ! ») parce qu'elle vivait avec un comédien serbe et, pour les mêmes raisons, la presse serbe, tout aussi répugnante, a renchéri en la félicitant. Au départ, on n'avait pas vu que l'enjeu était érotique. Ce n'est qu'après une longue suite de cas de nature plus banale qu'on a discerné la règle générale de l'idéologie nationaliste, semblable en cela à la motivation profonde des religions : la peur de la femme qui se dérobe à tout contrôle. Inexorablement, dans cette sorte de campagne de « tous contre une », un choix finit par s'imposer : se soumettre ou tout casser.

« No, non voglio morir *est difficile à chanter. Ne va pas trop vite. Il faut faire* : No (*respiration*), non VO-glio mo-rir (*attends*),

et alors, NON VOG-LIO MO-RIR, tiens le si bémol, molto sostenuto. »

Furlan a été un morceau trop gros à avaler pour les Serbes et les Croates. Elle a publié une lettre ouverte, ne ménageant ni les hommes, ni les professions, ni les nations. Jamais personne ne les avait balayés ainsi d'un seul geste, jamais ils n'ont paru aussi nus qu'au moment où l'une des plus belles femmes de Yougoslavie les quittait avec dégoût, ne laissant derrière elle que le silence. Lorsque cette sorte de femme décide d'abandonner quelqu'un, elle sait laisser l'impression de l'irrévocable perte de la vie que l'on ressent peut-être à l'instant de la mort. Beauté et jeunesse à jamais perdues. Cette rémission contre nature s'est effacée en un éclair, laissant derrière elle le sentiment que nous sommes sur le chemin du non-retour alors qu'hier encore nous aurions pu être meilleurs. Après le cas Furlan, les femmes ne s'en tireront plus à si bon compte, pas seulement en Bosnie. Si nous voulions croire en des intentions secrètes de l'Histoire, les viols collectifs seraient une vengeance à cause de son départ. Les Serbes et les Croates n'avaient pas mérité de telles figures de l'opposition, ni de telles femmes. Marlène Dietrich, avec plus de courage et moins de frivolité. Elle est partie aux États-Unis laver la vaisselle dans les restaurants, auditionnant pour les rôles de débutante. Quand elle a décroché son premier contrat, Zagreb s'est mis à la revendiquer. No way. Furlan n'aura pas de pitié.

À l'origine de tous les mouvements fascistes, on retrouve un crime sexuel. Les psychologues américains ont observé que les poursuites se terminant par le lynchage des Noirs ont toujours été provoquées par les rumeurs sur le viol des femmes blanches. On fait appel aux instincts archaïques déformés, frustrés, les plus bas. Les discours sur l'honneur, l'abnégation, la nation et la religion servent à masquer le monstre tant qu'il n'a pas acquis toute sa force. Une fois qu'il s'est emparé du pouvoir, rien n'est plus en mesure de l'arrêter et la stupide mascarade peut enfin cesser.

Au début du mouvement, le crime sexuel est présent sous forme d'idée, d'obsession qui se dévoile au cours du combat de la propagande. A son point culminant, la pathologie sexuelle se découvre quand l'existence même de la femme se pose comme un problème social et politique qu'il est urgent de résoudre. Tous ces mouvements décrivent avec insistance « notre » femme telle

qu'elle devrait être. On est à la recherche du « rôle », toujours le même, qui placerait la femme sous haute surveillance : la mère et la vierge. Être mère est le devoir patriotique de la femme et l'unique excuse de ne plus être vierge. Le nombre d'enfants est décrété : trois, au moins. Un ministre croate a résolu le problème en affirmant que toutes les mères croates restent éternellement vierges. L'influence de l'Église est flagrante. L'énigme que la femme pose à l'idéologie nationaliste est identique à celle qu'elle a toujours posée aux grandes religions : un démon qui doit être neutralisé.

Si le rôle de « la mère d'acier » et de l'indomptable vierge sont des caractéristiques communes à toutes les idéologies nationalistes, c'est en Allemagne nazie qu'elles ont été incarnées sous leur forme la plus achevée.

Ce n'est pas un hasard si les mouvements nationalistes commencent dans les brasseries et les bouges. Pendant des années, les futures idoles nationales y passent de longues nuits à définir les buts nationaux et les moyens d'y parvenir. Quiconque a connu l'atmosphère de ces lieux sait bien qu'aucune femme ne peut y être admise. En prolongeant cette métaphore, on pourrait dire que toute l'histoire du mouvement nationaliste s'accomplit dans la lutte de chacun de ces ivrognes contre tous les autres pour se terminer dans le sang et les vomissements, dans les chiottes au fond de la cour. La femme n'y apparaît que battue et violée avant de revenir à la fin pour tirer l'imbécile de cette fange.

« Norma tente de dompter un peuple féroce et sauvage . C'est un des airs les plus difficiles qui soient, non seulement à cause de la beauté de son legato, mais parce que tu es vocalement très exposée. Norma assure ici à son peuple furieux que : l'étranger tombera. Je veux le punir. Mais elle ajoute vite à mi-voix : mais mon cœur punir ne sait pas. »

La pathologie sexuelle du fascisme se découvre entièrement vers la fin du mouvement, dans les périodes de déclin, lorsqu'on en vient aux crimes sexuels massifs, ces orgies morbides sans trace de plaisir, où le crime acquiert le côté mome et systématique de l'expédition d'un sale boulot. Des millions de femmes ont été violées à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Qu'importe leur nationalité. Les illusions nationalistes réduisent l'homme et la femme à une relation nationale. On couche

« avec » la femme ou « contre » la nation. Ainsi, le nationalisme aboutit inévitablement à une catastrophe morale et sociale : la négation de la femme. En fait, c'est la suppression de la politique et de la morale et le retour à la période mythique de la préhistoire : l'homme est un loup pour l'homme, ou plus exactement, pour la femme.

L'idée de la « force » domine dans le fascisme sous sa forme brutale de muscles bombés et de mâchoires serrées. Le fascisme ne brille pas par une grande imagination idéologique. Il n'a ni idée ni programme. Il se nourrit de manifestations de choc : du culte de la force, de l'arrogance et du mépris. Les causes s'enchaînant aux effets, il est logique et banal que dans cette confrontation de muscles les femmes trinquent. Il arrive un moment où, dans une atmosphère de cynisme indescriptible, on enlève les masques patriotiques et alors tout s'explique par la loi du plus fort. C'est la force des muscles et la détermination d'aller toujours plus loin dans le crime qui devient décisive. Les contours de cette pathologie sexuelle se dessinent enfin : peur de la femme et désir inassouvi de l'inaccessible monde du plaisir qu'elle représente dans les têtes malades. Ça s'appelle, pas seulement en Yougoslavie et en Europe de l'Est, la renaissance nationale et la quête identitaire.

Les innombrables histoires de viols de femmes serbes au Kosovo ont eu un rôle déterminant dans l'éveil de la conscience nationale serbe. Viols de mères et de petites filles. Les Albanais s'emparaient des mères dans les champs et des fillettes devant les écoles.

Poutant, le nombre de viols au Kosovo ou ailleurs en Yougoslavie n'était statistiquement pas plus élevé que dans d'autres pays européens. En 1990, au moment où les lamentations sur les viols de femmes serbes atteignaient leur paroxysme, on a enregistré au Kosovo sept viols de ce genre. Bien moins que le nombre de femmes serbes violées par des Serbes ou de femmes albanaises violées par des Albanais. Aux yeux des nationalistes, ces viols sans connotation nationale sont considérés comme des idylles amoureuses. De même en Bosnie, où de nombreux viols sont perpétrés à l'intérieur d'une même ethnie sans que les femmes osent dénoncer leurs héros nationaux. Dans le communisme déjà, la loi n'était sévère qu'envers les violeurs qui transgressaient l'interdit national,

lorsque, derrière ce délit classé inoffensif et distrayant, on devinait une intention politique. La conscience nationale ne peut pas résister à la propagande autour de « nos » femmes violées. « On viole ta mère. » Probablement aucune autre propagande n'est aussi efficace.

Dans une telle atmosphère, il était inévitable que les femmes payent un lourd tribut. Et elles le payent à double titre : condamnées au rôle de « mère-vierge » dans leur propre nation et violées si elles viennent d'une autre nation. La femme est réduite à sa dimension minimale, biologique : vierge comme au jour de sa naissance, elle sert à la reproduction, puisqu'il le faut et autant qu'il le faut. Enchaînée dans l'esclavage génétique, le pire de tous, rangée juste au niveau de la matière inanimée, sans pouvoir faire un pas de côté, comme une pierre scellée sur elle-même. C'est le paravent patriarcal.

Aux côtés de la haine pathologique de la femme, de la peur et de la fascination qu'elle provoque, on retrouve les calculs politiques. Le fascisme est perpétuellement en mouvement, grand consommateur de thèmes tels que la guerre, les menaces et la trahison. En maintenant la pression sur la nation, ces thèmes alimentent sa détermination guerrière que la femme, dotée de pouvoirs démoniaques, risque d'affaiblir. D'où la nécessité de maintenir la sorcière hors d'état de nuire.

Les femmes jouent un rôle non négligeable dans cet anti-féminisme politique et pathologique, à l'image des lumpen-prolétaires dans les révolutions. Le pouvoir tire ces esclaves marginalisées et humiliées du fin fond du néant social, les porte devant les caméras, les exhibe dans la rue, couvre d'honneurs ces piliers de la nation, les seules qui aient su lui préserver la pureté au travers des pires épreuves. Les femmes jeunes deviennent l'incarnation du cynisme ; les vieilles, celle de la haine. Le spectacle le plus répugnant que le nationalisme ait engendré. Voilà les femmes hystériques qui se martèlent la poitrine de leurs poings fermés en invoquant leur rôle de nourrice de la nation, en récitant tous les mensonges et les insanités qu'on leur a mis dans la bouche. Derrière leur comportement se profile l'injustice séculaire faite à l'esclave qui se prête aux plus ignobles trahisons pour un brin de pitié et de faux prestige social, car, n'ayant jamais joui d'une quelconque liberté ni représenté quoique ce soit dans la famille

pas plus que dans la société, elle n'a aucun sentiment de responsabilité. Qui n'a pas vu ce lumpen sur la scène publique n' imagine pas dans quel pessimisme peut plonger le spectacle de la misère de l'être humain.

Fort de cette expérience, je me suis penché sur des photographies du nazisme allemand : aucun tas de cadavres, aucune chambre à gaz ne laisse une impression aussi accablante que celle qui émane des visages et des poses de la femme germanique idéale. C'est plus qu'un crime, c'est de l'autonégation. À la lumière de cet anti-féminisme qui exprime la charge émotionnelle du nationalisme, les nouvelles qui parvenaient sur les viols des milliers de femmes ne devaient, en aucun cas, surprendre. En remontant le fil des événements, il me semble que je n'ai pas été surpris, mais plutôt effrayé de voir se réaliser la crainte que je n'osais pas m'avouer. Un ami de Sarajevo m'a raconté que tout avait commencé par une série de viols dans un asile d'aliénés près de Sarajevo. Comme si la folie, au même titre que la nationalité, avait servi de prétexte pour passer à l'assaut final contre toutes les femmes. Lorsqu'ils ont relâché ces folles, on raconte qu'elles ont erré au travers des banlieues et des forêts des alentours, car ni « les nôtres », ni « les autres » ne voulaient s'approcher de cette honte. Il semble qu'elles aient disparu dans le tourbillon de la guerre avant qu'on ait pu enregistrer leurs témoignages. Parmi les animaux, semblables à eux, une de ces « femmes » déambule-t-elle encore dans les forêts ? Elle aurait pu survivre jusqu'à l'hiver.

Comment ton errance au milieu des arbres, *ô vagabonda stella*, s'ordonnera-t-elle dans le nouvel ordre de l'univers ?

Plus tard, une fois le mécanisme rodé, les milliers de femmes massacrées, relâchées des camps par vagues, partiront de Bosnie aux quatre coins du monde telles les messagers de l'Apocalypse. Dans les camps, on éteint des cigarettes sur leur peau. On fume beaucoup dans les Balkans, avant et après. Variante balkanique de la chambre à gaz.

Hamlet termine-t-il son action d'une manière aussi suicidaire parce que justement il a poussé Ophélie dans la démence ?

Ophélie descend jusqu'au fleuve en chantant, dans sa robe déchirée, ses cheveux ornés d'une couronne de fleurs.

« Partagez-vous mes fleurs ? » « Romarin, pour le souvenir. »

Callas chante la folie avec « la vérité qui sort de mon âme ».

Par deux fois, Ophélie fait ses adieux du bord du précipice d'où on aperçoit les deux mondes. Aux femmes, d'abord :

« Good night, ladies, good night. Sweet ladies, good night, good night. »

À « lui » ensuite : « Goodbye, you ». Abscheulich. (Exit Ophélie.)

Vers la fin de l'année 1992, les médias occidentaux découvrent le thème des viols. Ils sont sincèrement révoltés : les intellectuels et l'opinion publique sentent qu'ils sont confrontés au plus grand et au plus insoutenable des crimes. Comme par un complot de forces démoniaques, cette indignation sincère devient du show-bizz banal et déplaisant dès qu'elle prend une forme publique avant de se transformer en une complicité dans le crime : une exacerbation des penchants masturbatoires et de rhétorique moralisatrice. C'est par sa réaction aux défis moraux extrêmes, donc aux plus grands crimes, que l'homme se révèle. Mieux vaut vous taire si vous n'êtes pas absolument certains que votre vie et votre sensibilité ne peuvent soutenir l'épreuve de force qu'est l'impitoyable champ de bataille de la morale. On ne peut pas feindre une conscience pure. Devant le massacre des femmes, moins que jamais. Chaque viol condense à nouveau l'histoire de la condition féminine et révèle l'hypocrisie de la révolte qui se découvre dans l'anti-féminisme pétrifié des religions, dans le retour facile du fascisme et enfin, aujourd'hui, dans les relations entre l'homme et la femme.

Voilà ce que font les barbares. Quels barbares ? La conscience barbare est cohérente, primitive et solide, c'est la conscience éclatée de l'Européen moderne qui est à l'œuvre ici.

– Que cherches-tu en Europe ?

– Explique, parle, c'est l'occasion.

– As-tu oublié ? Tu n'arrives pas à t'exprimer ? Quelle langue parles-tu ?

– Essaie de te rappeler.

– D'où viens-tu ?

– Dis quelque chose. Parle. Govori. Speak. Spreche ! Habla, idiot !!

Presque tout est pardonnable hormis l'éternel refrain de la presse, d'une prétendue sincérité, que les femmes violées sont tuées, mortes émotionnellement, sans espoir de salut. Est-ce ainsi

qu'on s'adresse à quelqu'un qui a vécu une tragédie alors qu'il est innocent, absolument innocent, innocent au point que, selon les règles de la tragédie, le décalage entre la souffrance et l'innocence devrait justifier, absoudre et effacer tous les anciens péchés, si tant est qu'il en ait commis ? Comment ? Émotionnellement mortes ! Alors qui est émotionnellement vivant aujourd'hui en Europe ?

C'est le plus horrible des crimes que de renvoyer un tel message aux femmes violées. J'en ai rencontré une. Elle penchait sa tête, telle *La Laitière* de Vermeer. On peut difficilement imaginer le crétin qui résisterait à l'envie de tomber à genoux devant elle, précisément parce qu'elle a été violée. Le viol est un choc émotionnel. On le soigne en dédramatisant les événements. Les psychologues affirment qu'une fillette de huit ans se rétablit plus facilement qu'une jeune fille de vingt ans, parce qu'il est plus facile de l'entourer de tendresse et de lui rendre ses illusions sur les hommes et la société.

Une amie devant laquelle, accablé, je m'étais lamenté comme ici, m'a répondu : « N'exagère pas, nous sommes encore vivantes. » Vous l'êtes, mais nous ne le sommes plus. Le viol est probablement le seul crime devant lequel l'évocation de la responsabilité collective ait un sens. De la responsabilité collective masculine, en tout cas. Dans les profondeurs animales, dans le fin fond de son âme, l'homme ressent la possibilité du plaisir sexuel dans le viol. C'est là qu'on mesure l'horreur de ce crime qui balaye tous les acquis sociaux, culturels, moraux, esthétiques, en colportant à la surface les instincts les plus profonds et les plus dépersonnalisants. Le viol se substitue à l'idéologie et à la politique, à la nation et à la culture qu'il transforme en de grotesques chimères. Il renferme quelque chose de la morbidité incestueuse, de la transgression de sang élevées au rang de normes et d'idéaux. Voilà pourquoi la question de la punition nous décourage : si un tel crime est possible, l'autopunition est déjà accomplie ; la punition serait une consolation pour le criminel. La société ne peut survivre autrement que guidée, où plutôt traînée, car il est question d'un cadavre, par les personnages pathologiques du type du meneur ultra-nationaliste serbe Seselj qui, illuminé par la morbidité, s'apaise enfin dans « sa » société.

Après, il est trop tard pour des solutions politiques. Le

renouveau qui, cinquante ans après, oblige l'Allemagne à parcourir encore un long chemin, doit s'accomplir sur le plan des valeurs, en reprenant l'humanisation à la source. La répétition des schémas fascistes, avec ces mêmes et inévitables conséquences, devrait au moins servir d'enseignement à l'Europe sur la nature du fascisme : une idéologie qui se maintient par la violence dont elle se nourrit avec délectation. Elle banalise les camps de concentration et mélange les criminels reponsables des exterminations avec les malades sexuels auxquels revient la responsabilité de « régler leurs comptes » aux femmes. Le règne de « sa » nation est imposé par tout ce qui est, de la classe politique et intellectuelle aux prisonniers et malades mentaux, défectueux et frustré, immature et raté, maladivement ambitieux et dépourvu de talent.

Il se peut qu'en projetant une lumière crue sur ce crime majeur qu'est la destruction physique et spirituelle de la femme, nous détenions enfin l'arme de la lutte contre le fascisme. Le peu que l'opposition ait accompli à Belgrade s'est fait avec l'aide des femmes, mais on n'a pas vu à quel point il aurait fallu s'appuyer sur ce fait. Quand le mouvement s'emballe, il est trop tard. Les appels au secours et les tentatives pour sauver les femmes sont interprétés par les fascistes comme un complot supplémentaire contre la nation qui leur sert de prétexte pour d'impitoyables règlements de comptes. Or, une fois que le fascisme est identifié à l'anti-féminisme, au crime avec préméditation contre la femme, ce qui est pire que le crime contre l'humanité tout court, il se peut que nous détenions enfin la clef de la lutte contre tout collectivisme : de quoi déjouer enfin certains pièges de conscience qui avaient bloqué les tentatives européennes dans la politique et la culture du XX^e siècle.

« Porte la plus grande attention à la manière dont tu chanteras écoute, écoutez, dieux de la vengeance! Donne vraiment toute ta voix. Avec tout air, et spécialement avec celui-ci, il faut que tu montres au public ce que tu vas lui donner, avant de commencer à chanter. Autrement dit, ne commets pas l'erreur d'attaquer ce grand air de vengeance avec un large sourire. La Reine de la nuit est en fureur, et tu dois l'exprimer avant d'avoir chanté une seule note. Tu dois savoir où tu vas, où une phrase va s'achever, et ce qu'il te faudra comme souffle. Ne laisse jamais rien au hasard. Que tes staccati soient

crystallins comme du verre qui tinte. Surtout, pas de crescendo. Et tu fais très attention à la phrase finale après les staccati : tu es ainsi, ma fille, elle résume tout et ne peut être esquivée. N'oublie pas que Mozart n'a pas écrit un seul piano dans les airs de La Reine de la nuit.

Pour la fin, con vostro furor, ne fais surtout pas de rallentando. »

Dissimulé et perfide, le mouvement anti-féministe qui se manifeste dans le monde depuis une dizaine d'années est apparu en Yougoslavie sous sa forme la plus brutale. Une chance qui a permis de comprendre et de faire le lien entre les autres formes d'anti-féminisme et de ne pas sous-estimer le fascisme latent en Europe durant la décennie précédente, déjà baptisée « décennie du retour de la religion ». Les évangélistes américains, l'intégrisme musulman, la nouvelle évangélisation du Vatican, le renouveau de l'orthodoxie à l'ombre du fascisme. Tous ces mouvements tendent au règlement de comptes avec la femme au point qu'ils semblent n'avoir pas d'autre but. De l'opposition à la pilule et à l'avortement au sinistre voile que l'islam a jeté sur le visage de la femme et aux bastonnades et supplices des Balkans. Sous couvert de retour aux valeurs originelles, aux principes fondamentaux, à la nation et à la tradition, le fascisme est la forme politique de ce courant spirituel. L'anti-féminisme est le principe originel des grandes religions. Enlevez le thème de la mère-vierge à l'idéologie conservatrice de la « famille et de l'honneur » et « l'histoire du déshonneur » vous apparaîtra dans toute sa clarté brutale.

« Desdémone s'identifie à Barbara. L'Air du saule doit inspirer la crainte, car il prépare le public à la mort de Desdémone. Le son de ta voix doit avoir une couleur irréaliste avec une teinte de tragédie. Tire cet air du plus profond de toi-même, que le public frissonne. Desdémone est pétrifiée par le bruit du vent, elle croit qu'Othello frappe à la porte. Les derniers mots, Emilia addio, doivent être aussi poignants que possible. Mets dedans toute ton énergie, (con passione). »

Desdémone: Talk you of killing?

Othello: Yes, I do.

(Exit Desdémone.)

Quelle nation, quelle Europe et quel ordre mondial seront construits sur le massacre des femmes ? Le christianisme bigot,

l'islamisme, l'ordre-sans-loi du fascisme ? La réduction à une seule dimension à laquelle s'accrochent, par peur et par frustration, les êtres à demi-formés.

Quelle est la motivation la plus profonde des âmes falotes, insignifiantes ? Elles craignent la multiplicité des visages du monde, son côté insaisissable, son énigme captivante. Tout ce qu'illustre le sourire de Mona Lisa. La femme est une idée démocratique et une provocation païenne sur laquelle se déverse la fureur de leur vengeance.

« N'oublie jamais que tu es une princesse qui sera reine un jour. Redresse-toi de toute ta hauteur et chante en conséquence. Et quand tu chanteras : Qui te sauvera si ce n'est moi ?, que la ligne mélodique monte majestueusement jusqu'au si bémol aigu.

Et retiens bien ceci : ici, tu es toute seule. »

Contaminé par des affabulations nationalistes sur les complots secrets, brisé par les vains efforts et les batailles perdues de l'opposition, vais-je halluciner sur les complots planétaires contre les femmes ?

Suis-je fou ? Ou, pire encore, coureur de jupons et filou ? Ou, pire encore, intellectuel et écrivain ? Ou encore... Ou encore... *Abscheulicher ?*

À la fin de cette terrible année 1992, dans Paris orné d'étoiles et de flocons descendus tout bas, au-dessus des têtes des passants, jamais les femmes n'ont été à ce point mélancoliques. Comme auréolées du danger qui les menace dans les grandes secousses sociales qui échappent à notre contrôle.

« Sola, perduta, abbandonata. Cet air exprime une grande tristesse et une grande terreur. Mais attention aux excès : ils seraient meurtriers. N'oublie pas que tu as un long chemin devant toi. Manon devient folle. Puccini te demande de portare la voce, mais fais-le vite, au dernier moment et en mesure. Surtout pas de glissando. Sans t'apitoyer sur toi-même.

Largo, con la massima espressione e con angoscia : so - la, per - du - ta, ab - ban - do - na - ta. . . »